

GRANDS ESPACES

ONIRIQUES

VOL. 27 NO.1

ONIRIQUES



PRÉFACE

Oniriques réside dans les possibles de la main en déclinaisons de l'illusion poignante. Nous écrivons parce que nous nous égarons par mégarde ou par besoin, sait-on. Les mots reflétés en sphères impeccables nous renvoient ce qui n'a jamais été, prennent des formes qui n'en sont pas, peu importe ; tant que nous dansons.

Nous prions pour que le doux laisser-aller ne nous dérobe pas nos plus intimes certitudes en fade-out. La lenteur est dans le creux du cou l'angle du coude et les cernes creusés dans la pâleur. Dans l'entre-deux où le corps devient plastique, comment mettre le doigt sur les forces qui nous sculptent. Là où le conscient nous échappe, nous tentons en vain de nous saisir malgré le labyrinthe de nos transits perpétuels. Dans les astres et leur orbite ou dans les prédictions de la boule de cristal, dans la foule éclatée comme dans le lit défait : partout nous nous cherchons seulement pour nous perdre.

Le familier peut prendre mille et une formes en l'espace d'un battement de cil. Et dans le noir d'une nuit autoritaire, cette même pièce, d'ordinaire rassurante, devient le lieu où jouent en boucle nos failles les plus secrètes.

Dans l'humidité des jours de pluie et les albums réécoutés germe cette transe qui ressemble à une berceuse. Comme une hypnose de chaque jour, valse de paupières mi-closes, où se laisser emporter par une vague réminiscence. Encore faut-il en revenir.

Sous l'œil acerbe du soleil ou dans le regard bienveillant de la lune, nous nous attelons à éplucher les strates de nos déjà vus, à déterrer ce qu'il y a toujours eu de vrai dans le faux. Penché-es sur nous-mêmes, nous rapiéçons les chiffons de rêves, ou du moins, ce qu'il en reste, espérant filer une tapisserie intelligible. Mais quand bien même mille mains se mettraient à l'ouvrage, elle demeurerait inachevée : quelque chose nous échappe encore.

Nous avons appréhendé les mirages et les mythes par les empreintes, nous nous sommes fait-es diaphanes puis translucides, presque disparu-es là où les astres se sont chevauchées. Nous avons servi d'excuse à l'ensauvagement et c'est par là que tout émane.

Adèle, Marylène, Morgan et Robert



8

LE MATIN TOUJOURS S'ESSOUFFLE

Théo Pagé-Robert

16

ORLÉANS EXPRESS

Jeanne Goudreault-Marcoux

22

JE ME FERAI MINUSCULE

Frédérique Clermont

24

FESTIVE

Clémentine Pernot

28

SUCRE EN AÉROSOL

Elise Denis

34

TWIN FLAME

Mathilde Pelletier

38

CONSOLE-MOI

Marc-Étienne Brien

46

IL PLEUT

Juliette Chevalier

50

TUER LE FEU

Marie Rivière

LE MATIN TOUJOURS S'ESSOUFFLE

Théo Pagé-Robert

demain du bout des doigts
érige en frontière sa silhouette
un vertige d'échafaudages

la route pour s'y rendre
n'existe pas
seul suffit d'avancer

nos imaginaires par la fenêtre
en impasses sur l'horizon

il y a eu la pluie pour oublier
avec la brume c'est tout comme

je retrace la surface
violée d'un territoire
parmi tant d'autres

au creux des gerçures
se déploient les replis
tactiques de notre défaite

mon radar est aveugle
mais je regarde tout

ici les clôtures écorchent
la peau de travers
sous les tranchées
un autre lit d'étoiles
mais comme elles sont basses

j'arpente l'espace notre ignorance est sans fin

avec les montagnes on ne se mesure pas
leur histoire nous précède

le problème c'est qu'elles encerclent tout autour

pourquoi tard chez moi
le souffle au point mort
je n'ai peur devant rien

si de jour encore me taraude
l'augure de notre ruine

derrière les rideaux l'averse
a rongé le dehors se dilue
l'ardeur de nos chardons

ces batailles, détrempées
n'effleurent jamais
que l'inertie entre les doigts

on préfère de loin
longer la grève qui s'échappe
dans l'attente

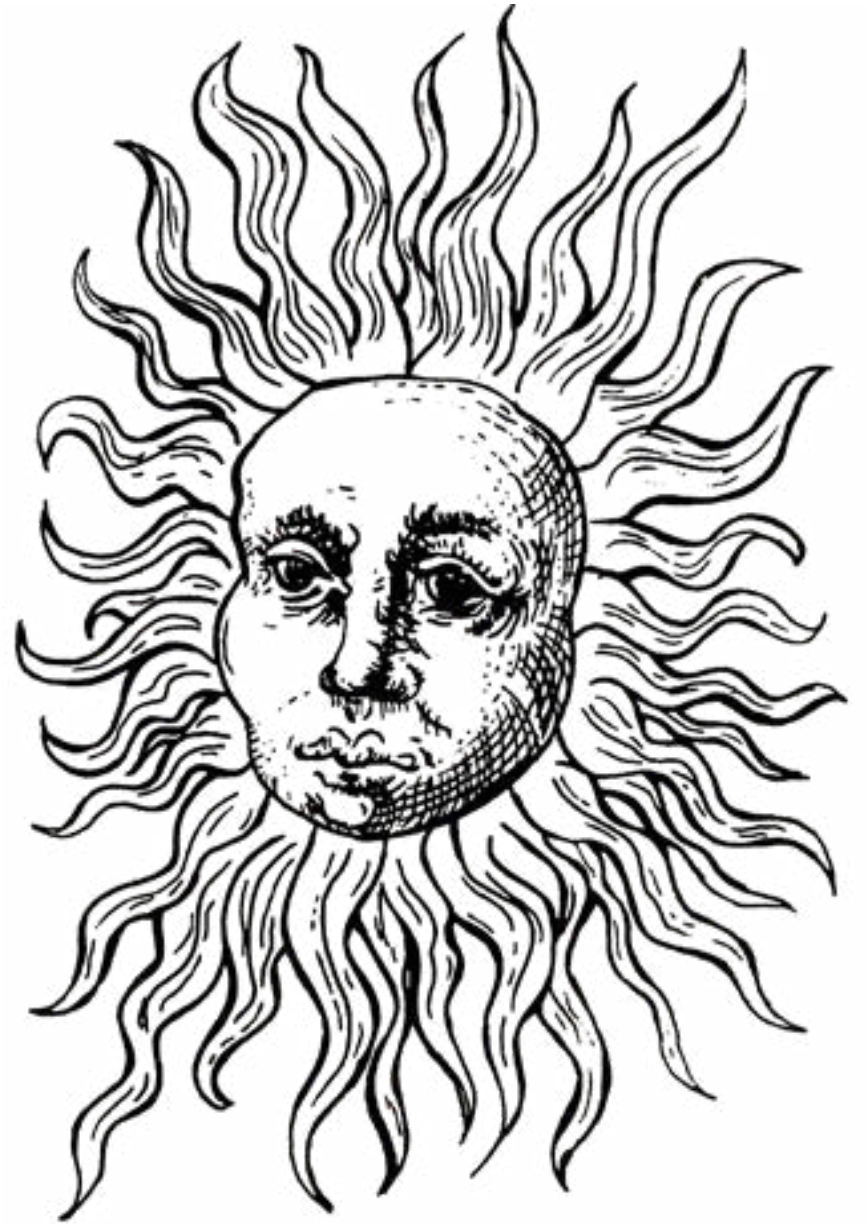
la crue ne suffit pas
sous la pénombre on peut
s'y baigner seulement

les meubles chez mes parents
pèsent de leur récit familial

un talon sur mon passage

droit devant je traverse
des océans comme la rue
sur la rouge quand il n'y a pas de police

sans regarder derrière



ORLEANS EXPRESS

Jeanne Goudreault-Marcoux

Il y a quelque chose de très sensuel dans le fracas des vagues contre les rochers côtiers. Le paysage défile dans la lumière jaune du ciel oragé et je vois les rayons qui tombent, percent l'espace au-dessus d'une mer trouble ; de l'autre côté du fleuve, le soleil est bas sur les montagnes immenses et minuscules.

S'il fallait que je fasse comme les autres, que je noie le temps à fixer l'écran bleu, que je m'oublie dans l'horizon du sommeil, ce serait trahir ce tableau qui défile derrière le verre et qui me retient à lui.

dehors est trop beau pour être effacé, je ne veux pas manquer cet au revoir

Le roulement de l'autobus répond à la berceuse du courant plus bas. Ils se répondent, et j'écoute. Je me tourne dans la profondeur du siège, regarde encore les paysages du territoire que je quitte. Mon reflet n'apparaît pas dans la vitre. Je me cherche ailleurs, peut-être dans les herbes hautes, les herbes vertes et sombres. Un oiseau fend la tempête, disparaît dans la houle. Les vagues sont brutales, elles baisent les plages et les falaises. Tiens, je suis là ; au beau milieu de ce corridor saumâtre, l'écume agace mes orteils.

Il ne fait pas froid pourtant.

Cillement. L'autobus tourne, les prairies sont calmes, la tempête est passée. Défile une route triste et plate qu'on a enlevée à la grandeur du fleuve. Je remarque quelques vaches, un mouton. Des chevaux broutent les dernières lueurs du jour. Une jeune fille aux cheveux de poupée me sourit dans sa robe bleue. Elle est assise dans ce champ et l'instant se termine.

Je me tourne encore, mon siège est dur. Cillement. J'imagine des cernes cumulonimbus déposées sous mes paupières.

tout passe très vite en moi, je n'arrive pas à saisir un présent

La lumière a changé et je ne sais plus où je suis. Odeur de toilette chimique, ronflements sourds du moteur, motifs crades sur bancs de tissu dégarnis.

J'ouvre un sac de chips, le sel tache mes lèvres et mes doigts. J'observe les visages ; ces rides congestionnées de maquillage, cette barbe mauvaise herbe. Les mains, les pieds qui débordent dans l'allée.

Le plafond.

Là, une tache brune.

Ma tête vacille sous les battements sonores de mes cils.

Un sursaut du véhicule et je ferme ma bouche que j'avais oubliée. Un filet de salive fait honte.

hier j'étais libre et la mer baignait mes blessures

Dehors, les champs sont troués de villes petites et laides. Rues sans trottoir. Je compile les bungalows, je les classe du plus triste

au plus générique. J'imagine des vies à tous ces gens qui passent, minuscules. Des ados désœuvrés dans le stationnement désert d'un CLSC, un homme et sa bière, une femme sèche devant sa pelouse. Je me demande de quelle matière est faite leur vie. Est-on heureux dans les murmures et sous les regards, doit-on toujours tirer les rideaux avant d'aller se coucher, avant d'embrasser le voisin, la femme de l'autre. Surtout être lisse, être droit, surtout tondre le gazon et arroser les plates-bandes. Cette femme assise à table dans la froideur de sa cuisine me regarde droit dans les yeux. Elle sait ce que je pense.

je dis « je » sans connaître les contours de moi

Un panneau publicitaire clignote dans la presque noirceur et le vent soulève des journaux épileptiques au ras de l'asphalte. Les arbres. Les arbres brassés des restes de cette tempête que l'on a devancée, mais qui s'en vient toujours, qui me suit comme pour se venger de mon abandon. Un motel lugubre et ses néons roses. Je trace des lignes dans la buée de mon haleine. L'autobus, lui, file toujours sur l'autoroute. Mes fesses sont lourdes et douloureuses. Je compte les lampadaires. Leur lumière hideuse éclaire le paysage industriel qui annonce la ville. La nuit est de plus en plus claire ; ici, on ne voit pas les étoiles.

Je mets mes écouteurs. La lune apparaît au détour d'un nuage et ce soir, elle me suit comme dans mon enfance. One by one we'll fuck the stars.

La musique étire sa brume.

Un éclair. Les lumières de l'allée aveuglent les corps endormis.
La fenêtre ne révèle plus que le garage de la gare centrale.

où suis-je sinon dans ma propre tombe ?

Dehors, les bruits du centre-ville. J'entends les klaxons, l'égaré
au coin de la rue qui vomit sa folie dans les égouts de Montréal. Le ciel
n'existe plus, les deuils débordent jusqu'aux trottoirs et je cautérise
mes béances.

Les marches de mon appartement. Je m'astreins à l'immobile.
Je me courbe les os. Je suis grise et stroboscopique, dispersée et
amorphe. J'écrase mes ongles sur les lattes du plancher. Entre les
cloisons de mon appartement, je stagne.

je suis chez moi depuis maintenant, et c'est comme si je n'étais jamais
partie.



JE ME FERAI MINUSCULE

Frédérique Clermont

t'as un crush sur elle je ne sais pas de qui tu parles tout de suite je pense à la jeune de matane à ta collègue de classe à tes matchs tinder inconnus je pense surtout aux deux premières à la jeunesse à la beauté *quoi? j'ai un crush sur lola* alors me vient cette idée faire de ma tête une secousse une salière alors je bouge je bouge mon crâne je tente je tente encore de *j'ai un crush sur lola* qui s'accroche à ma langue à mon oreille *j'ai un crush sur lola* boueuse phrase le respir amer la neige d'avril j'étouffe sous ses lèvres tes lèvres ses mains tes mains je veux m'en réjouir son cœur ton cœur me réjouir de ta nouvelle amie mais je veux ta bouche sur la mienne ta peau contre la mienne tes secrets dans le creux de mon ventre mais à chaque clignement tu es un pas plus loin tu t'éloignes à coup de *j'ai un crush sur lola* à coup de tes enjambées de grand corps moi je rétrécis je n'arrive pas à te rattraper alors tu répètes *j'ai un crush sur lola j'ai un crush sur lola j'ai un crush* et je te dis *et moi* je te dis *et moi* pour que tu m'assures m'aimer encore mais t'es là à courir à reculons t'es là à une centaine de mètres je n'y peux rien tu es gazelle je suis fourmi et pas de combat pas de protection pas soldate mais petite ouvrière et j'ai d'imprimé dans l'œil ses cheveux blonds son visage plus foncé que le mien *j'ai un crush sur lola* ses lèvres rondes et roses et belles et toi tu disparais ou bien c'est moi qui me fais plus petite que la poussière à exister entre les vides de la matière à flotter dans le peu qu'il nous reste dans ce que j'agrippe mais qui s'échappe d'entre mes doigts je n'y peux rien mes mains microscopiques mais c'est fini tu réapparaîs enfin tu me surplombes totalement ton regard méditerranée et doux et traître je m'agenouille je fais des gestes de prière tu peux m'avaler je ne prendrai pas de place

FESTIVE

Clémentine Pernot

Au ministère du doute
et de la demi-mesure
on m'offre un cristal
que j'avale fébrilement

je trace dans l'air des mouvements
et jouis
de ce conseil :
au lieu de bien mâcher,
prenez tout ce qui fond

entre les
hommes de plastique
la fumée de tabac
je tourne en rond

j'expire mes ennuis
par une respiration de bras,
de jambes,
par des cercles tracés dans l'espace

et j'oublie,
je me prélasse
j'ai la peau qui chante
et les yeux mi-clos

mon passé mange ma figure,
je suis
vivante et renonçante
pas eux, et pas ici

l'amour prend des formes
plus troubles :
une main sur une épaule
un genou près d'un genou

je prend fuite et laisse
mon corps
glisser
dans le boum, boum, boum

l'assemblée de faux aveugles
me lance des regards crus
en me disant :
tant que tu dances

je m'en fends le cœur
et donne à tous l'amour que j'ai
je suis presque une sœur, presque
un ami
mais les détails comptent

je deviens homme
et cela crée
de petites douleurs
dans les yeux évitants
fixés au fond des verres
on me parle à voix basse

j'avais un corps,
j'avais un genre,
mais ils ne sont plus là

ils me disent merci
pour ton rêve fluide :
femme, non-femme

SUCRE EN AEROSOL

Elise Denis

J'ai pendu ma main sur la corde à linge.

Les âmes m'avaient prévenue : le solaire allait fondre, j'allais réduire au tiers. Elles n'avaient pas tout à fait tort, pas tout à fait raison. Le solaire a fondu. Je n'ai pas réduit au tiers. A l'inverse, mon corps s'est épandu. Engorgé de tes silences, il ne passe plus les portes. J'ai mis à terre les cloisons, décloué les fenêtres, arraché les planchers, les plafonds. Je voulais connaître l'entièreté de l'espace que tu avais foulé.

Ce soir en fade out, comme tous les autres. Et le traître obscur qui s'incrute sans consentement. Je me couche sur un torrent d'ostracismes, sur mes monstres, ces décès procrastinés. Comment dormir dans cette eau brune ? Partout les cris, partout les pleurs. Je m'acharne à contenir la crue autour du lit.

Je ne suis plus étanche.

Combien d'heures jumelles encore - 19h19 20h20 21h21 - chaque fois le même vœu tu m'aimes je t'aime tu m'aimes je coule. L'eau sillonne les ridules creusées dans ma pâleur, je suis du regard le cours de ce jus que tu aimais caler à même mon torse. A force de te médire : ma peau échouée sur le prélat. Et encore le même vœu.

As-tu pensé que tu m'asséchais dans ton extase, garderas-tu les traînées de lenteur que nous dessinions sur les verges d'or ? On s'imaginait du

sucré en aérosol et nos diabètes s'enjaillaient. Frisson. Conscience d'une perte, ton grain de peau introuvable sur le marché et le rêve se délite, se retourne dans ses prouesses, seules les histoires restent mais les corps, mais les touchers, mais le rythme de nos jouissances, tout ceci broyé par le grand compresseur mémoriel et, sans cesse, sans cesse cette même question : comment fixer la poussière ? Où trouver la panseuse de jointures ? Pourquoi rester palpable ? Et sans cesse cette appétence pour le parallèle, goût formique logé au menton, sans cesse l'acide, pupilles soleil, le morcellement comme seul remède.

Enfin, je m'apaise.

Je caresse les âmes tapies dans le lichen, les invite à suturer mes lubies, à rassurer les légendes meurtries au creux de mes lobes. Elles me récitent des mantras tandis que je m'évapore.

Savais-tu que les âmes gardent leurs ongles polis ?

*

Boule de cristal sous la pulpe

notre avenir canné dans une sphère

impeccable

J'ai guetté l'astrologue accosté au plus proche des falaises, pris rendez-vous sans plus tarder. Le 10.10.2022. 0-1-2. J'y ai lu l'espoir, je croyais aux atomes crochus. La panseuse a demandé nos signes. Moi l'arc, toi les cornes. Dans son globe : une triste corrida. Je t'aurais trop chassé, j'aurais voulu te domestiquer, j'aurais mastiqué tes plaines jusqu'à

l'enclos sans pardon. Toi l'indomptable taureau. Moi l'immonde dominatrice à l'archet castrateur.

Mon signe est devenu furie.

J'ai plongé la main dans les pixels pour y saisir la boule truquée, l'ai coincée dans le four - broil - l'ai servie à souper aux âmes du lichen. J'ai ruminé lentement avant de déglutir. Je devenais le taureau de l'histoire. Les morceaux de boule ont roulé le long de mes tuyaux, jusqu'à l'antré stomacale, brassés entre les phrases de Federici délectées plus tôt et le papier mâché de nos lettres que je ne parvenais pas à brûler. La boule a gargouillé toute la nuit. Douloureux repentir. Jubilation.

Je gagnais une bataille.

*

Rechute. J'ai consommé l'intégrale de mes ongles, écumé toutes les tracks de ton album - seize fois - sectionné mes lèvres au lipstick pour que tu doubles tes baisers. J'ai excavé le jardin pour te faire renaître. Ni la terre sous mes ongles disparus, ni l'étampe d'une lumière pour y décerner ton ombre. Les âmes désolaient la vitesse de l'automne : les clous de girofle mourront aux premières neiges. De penser qu'aucune saison ne suffira à muter mes peurs.

*

Déguisée en Médée, elle m'affirme que la dévoration n'est pas si pire, finalement : la chair est tendre si tu doses le jus. Je prends en note la recette : Cœurs de moineaux - deux onces - térébenthine - demi-

chaudière - et quelques pigments salins - six à sept pincées tout au plus. Mes pupilles doivent être extatiques, imbibées de phrasé à la teneur mythologique. Avec ma couronne de pain sur la tête, je me sens chèvre tremblante au pied du mont Oeta.

J'ai choisi de me costumer en gluten, sous les bons conseils de mes âmes : c'est Halloween, tu dois faire peur. Affublée d'une robe cartonnée Five Roses, je cale des dirty martinis pour atténuer un malaise naissant. L'immaculée de la peinture tout autour m'opprime. Seule la Grèce antique semble comprendre ma perte. Médée me demande si je me sens bien, je lui réponds en grec ancien. Elle hoche la tête, m'escorte comme une reine au cœur des murs-falaises. Sur le balcon, elle me couvre les épaules de son foulard chimérique. Elle se fiche des monticules de pâte accumulés autour de mon col. Nos regards tissent un solide cordage, prévision d'un sauvetage inespéré.

As-tu déjà aimé jusqu'à dévoration ?

Non. Ou bien, peut-être. Attends, oui.

Oui, je crois.

L'auto-dévoration compte-t-elle ?

Une bide au bout de ses doigts vaporeux, elle saisit mes ongles, les recueille sous sa langue puis m'enlace.

Odeur sumac, livre neuf, salicorne.

*

Ce matin, un couteau dans ma literie. Argenterie coquette et ronde, lame à beurre et gravures style dadaïste. L'engin ondule pernicieusement, formant un pic endurci sous le drap finement brodé par mon aïeule. Yark. Pensées pour Freud, la NASA, les canards du parc Jarry. Pensées pour ton corps et ce membre que je léchais mensuellement. Je saisis une masse - un ouvrage au pied du lit - pour asséner un coup sec sur le pic dérangeant. Louky Bersianik vs Freud. Coup de grâce. KO. Victoire de Louky : son pied posé sur le crâne du philosophe en carton.

Carton. Five Roses. Médée. Les souvenirs de la soirée de la veille rejaillissent. Mes yeux s'ouvrent, le corps en sursaut, éveil brutal. Une main sur ma colonne, pour m'apaiser. Médée, habitante de l'oreiller voisin, a l'air angevin des enfants qu'elle dévorait jadis. Sa grande main jaunie de tabac cherche un nichoir sur mon dos. Je l'accueille, frémis, serre l'émail de plaisir.

Nous serons deux dévorantes.

TWIN FLAME

Mathilde Pelletier

avec emprunt de S. Weil

j'étudie la voûte
au pied de ta nuque
là où mon désir stagne

j'étudie l'aurore
en dormance —
à son versant se recueille
la chaleur perdue des idylles
sa cime de paraffine ondule
et me rappelle l'ordre sacré
de ta dérobadé

en lieu sûr ton visage
désobéit
à ma contemplation

je crois à l'usure
je crois aux poignets de ma mère
l'anse de ma voix
je crois à la quiétude du sacrifice
mon veau se réincarnera lièvre
à la couleur rose de la chambre dont la vitre est rouge
puis se réfugiera
au repli des champs

je crois surtout à l'usure
pureté défaillante aux bras ouverts
je connais le génie de son chant
prélude orphelin au fond de la nuit

je désire le regard des prophètes
et l'indifférence de mes hommes



CONSOLE -MOI

Marc-Étienne Brien

je pense abandonner mes études mon emploi de libraire disparaître
dans une autre ville me perdre dans le bois ailleurs ou nulle part
faucher ma *vie* en attendant de distinguer les possibles dans les
craques du divan mes bras en quête d'une pièce à lancer perdre la
tête à force de tourner sur moi-même dans mon quatre et demi
assez petit pour m'y égarer assez cher pour ne plus sortir mon
reflet dans la fenêtre me peint dans le paysage sans y prendre part
suffira de flotter ou de se noyer sur la face d'une reine morte et un
caribou s'éteint encore le courant du hasard tient entre deux doigts

j'accumule les dettes enfile les repas de pâtes dans *les longues nuits*
je me réveille avec des plantes au plancher un chat inconscient de
mes efforts pour maintenir la lumière et mon âge fatidique se fane
dans l'insignifiance des jours qui raccourcissent étouffent et tombent
comme les feuilles à ma fenêtre l'horizon s'ouvre dans la mort au-dessus
des gels au sol même si chaque page se remplit insatisfaite j'essaie *de*
comprendre mieux mais c'est *plus fort que moi* une dernière gorgée
pour vider la bouteille je trébuche sur les lignes de trottoir et espère
coller sous une chaussure pour un moment dans une étrange étreinte
sous le poids d'un inconnu sans amour je n'ai que du temps à perdre

j'avais l'échine sèche à fendre au moindre pli il a fallu un matin d'averse
et quelques alternances du ciel comme une articulation capricieuse
pour imprimer une lettre de démission rédigée à l'avance après quatre
ans de service livrée en main propre à pied vers le ressac et mes souliers
trempent dans le bureau des ressources humaines il n'y pas de raisons
particulières seulement un manque d'éclaircies dans mon automne je
ne traîne jamais de parapluie c'est apparemment mon plus beau défaut

je fais comme si tout allait bien je suis alcoolique et menteur puisqu'il faut être honnête *tu me demandes où je vais* je ne vais pas bien carbure à l'ivresse cherchant l'équilibre dans mon chancellement le ménage est impeccable je suis un ordre alphabétique fragile *peut-être* une chaise à trois pattes une négligence et je renverse

j'avoue à la psychologue me sentir entre deux chaises une pièce dans la mauvaise boîte de casse-tête elle m'explique qu'il faudra assumer l'inadéquation alors j'apprends à m'asseoir par terre seul j'organise en contre-plongée mon court-métrage la fin est ouverte ou ambiguë peut-être triste pour les spectateurs on me demandera ce que je fais dans la vie j'écris le scénario sur le coin d'une table improvisée au besoin *je fais de mon mieux*

je rumine encore octobre et l'abandon bien que convaincu de mon choix chaque caractère du courriel à ma directrice me tranche j'explique que ce ne sera pas ça que le plan l'argent et le vouloir ne s'accordent pas je suis désolé elle l'est aussi elle dit nous pouvons peut-être trouver une alternative j'ai cherché ce qui me resterait à vendre je n'ai pas les poches assez pesantes pour prendre place dans cette sphère j'arrive au dernier filon de la fatigue une nuit de dimanche à lundi à comprendre la théorie du repos et ses difficultés une idée lucide dans le mirage du rêve je volais maladroitement contre le vent mais je volais quand même c'est peut-être ma substance ou l'automne plus rien ne semble s'imbriquer convenablement ce matin je dois mettre fin à ma maîtrise et continuer de tomber un peu en morceaux pour entendre où je m'étale

je m'écaille un instant le soleil fait apparaître ma surface d'origine une peau sensible et barbouillée de métaphores qui n'ont jamais su où s'effondrer dans le semblant d'intelligence et de structure sûrement jamais assez pour me reconnaître selon le reflet de la fenêtre j'ai le luxe de réapprendre à exister dans les fentes du cadre en silence *sans rien dire*

IL PLEUT

Juliette Chevalier

Se tourner et se retourner dans les draps. Effleurer le sommeil sans jamais le saisir. S'ordonner de dormir, exténuée.

Dors s'il te plaît, dors.

Faire le vide.

Quelques secondes enfin où l'esprit s'échappe des entraves de la conscience, suspend son incrédulité comme un manteau usé et étire ses bras vers les profondeurs.

Chuuut. Ça suffit. Dors, maintenant.

Vide.

Un béluga plonge et fait naître des vagues, elles se brisent sur le rivage et mon cri reste pris dans ma gorge. Le battement du cœur dans ma jambe gauche, les pleurs lointains d'un enfant perdu.

Il est tout petit, fripé et nu, ses minuscules doigts se tendent vers le ciel. Je ne l'ai jamais vu, mais mon sein pulse. Le sable blanc autour de lui semble doux, je voudrais y plonger ma joue mon visage ma tête.

Cueillir l'enfant. Ses paupières closes, ses doigts serrés en de minuscules poings, je le berce. Je relève mon regard vers la berge. Une mélancolie profonde se glisse dans mon âme. Mes bras sont vides, mais ils portent encore le poids du bébé, comme un membre fantôme.

Il pleut. Le vent souffle.

Tout va bien, chuuut.

La voix est familière, mais elle se dérobe avant que je ne puisse la reconnaître.

Je suis dans la forêt, celle où mon grand-père m'a élevée. Je suis sous le sol dans la terre humide et fraîche. Les racines m'écorchent et me connectent au monde entier, mais nouée dans ma poitrine, toujours, la solitude se resserre. L'air a un goût terreux, mes poumons ne m'appartiennent plus, ils n'ont jamais été seulement les miens.

S'il te plaît, dors, j'en peux plus, je veux juste dormir. Moi aussi je veux pleurer, dors bébé, dors.

Sortir à la surface, s'extirper et se donner naissance. En petite boule dans l'herbe, la sensation d'une présence réconfortante. C'est ma mère, je ne l'ai jamais vue, mais je la reconnais par son étreinte qui m'est naturelle, instinctivement la sienne.

Une berceuse qui sent la pluie et l'eau salée des larmes.

La plage. Orteils enfouis. Un bateau accosté. Ça ne sert à rien d'y grimper. Il n'y a personne à bord, vide. Une carcasse de bois et rien

d'autre. Une goutte tombe sur mon visage.

La brise porte une voix.

Il pleut, il pleut, gouttes et gouttes et gouttes.

Le chant m'endort, mais je dors déjà.

Je cligne des paupières. Dans mon lit. Cinq minutes écoulées, le temps a glissé et j'ai tout perdu. Bouche pâteuse, je résiste à l'envie d'appeler mon grand-père, de lui demander avant d'oublier.

Est-ce que maman me chantait une chanson pour m'endormir quand il pleuvait ?

TUER LE FEU

Marie Rivière

sous la nuit-tombe
je me déshabille
j'arrache mes jambes
mes bras
mes cheveux
en dernier

le lampadaire flambe
chaque rêve qui se faufile
par la fenêtre

et entre deux ombres sous les rideaux
la scène s'ouvre

sur vos regards
luisants de métal

ma peau sèche qui s'exhibe
sur la corde déjà
vous racontez
mes vestiges
entre deux soupirs

je n'arrive pas à parler
c'est tout silence dans mon crâne

si je m'endors je m'efface
tout entière

habitée que par vos voix

je m'enchevêtre au toucher
de moi-même
souvenir d'être
rêvée
brûlante

sur le sol j'aligne mes ongles
selon mon ombre
la lumière du soleil compte
le temps qui s'éteint

je suis nue de mon corps
depuis très longtemps
la fenêtre ne se ferme plus

j'ai peur du noir
quand je dors mes yeux à moi
ne se ferment jamais

mes cauchemars acouphènes
glissent comme vos cafards dans les murs
trouent la chair
sur le lit
pointillée de cartouches

dans mes mains emmêlées
ce qu'il reste
de cette peau
votre temps mécanique
tout en-dessous
ma conscience
se décompose
et mes ongles
en fracas de poussière

ma peau sera vêtue tel un étendard
pour cacher le vide
auquel je résiste

je fabrique
votre spectacle de violence
dans mon sommeil le plus profond
et je subis les yeux
ouverts
tout au creux de ma tête

ces cliquetis de chrome et d'argent

je migraine
je me démantèle

de toute façon je n'ai plus de paupières

je frotte mes os ensemble
comme du silex

j'enflamme soudain
sur cette chair trouée
par vos doigts lunaires
ma flamme intraitable

au toucher
je ne suis pas douce

vite enfouir
le corps-cierge
sous l'oreiller
avant l'encan

à genoux
les mains jointes
une prière

ma peau vous la porterez
lorsqu'elle sera tendre et docile

sinon
que le temps casse

car la nuit tue toujours le feu
avant que le soleil ne se lève



COÉDITION

Marylène Mayer
Adèle Rico-Lamontagne
Morgan Lajoie
Robert Cé

RÉVISION LINGUISTIQUE

Margaux Blair
Camille Bergeron

ILLUSTRATIONS

Morgan Lajoie

MISE EN PAGE

Robert Cé

LOGO

Célia Beauchesne

FORMATAGE DES ILLUSTRATIONS

Béatrice Ouimet

CONTACT

Revue Grands Espaces
405 rue Saint-Catherine est
Pavillon Judith-Jasmin J-1080
Montréal H2L 2C4
revuegrandsespaces@gmail.com



SOUSSION DE TEXTES

La revue Grands espaces publie poèmes – en prose ou en vers –, nouvelles, micro-récits, fragments, essai, etc. Pour un même appel, il n'est possible de soumettre qu'un seul projet. Nous acceptons un maximum de huit pages pour les suites de vers et cinq pages pour les textes en prose, soumis en format .doc. Vous devez nommer vos fichiers comme suit : «-titre» et les faire parvenir à revuegrandsespaces@gmail.com avant la fin de l'appel de textes.

PROCESSUS DE SÉLECTION ET DE RÉVISION

À la suite de la période d'appel de texte, le comité d'édition se réunira afin d'effectuer une sélection. Une réponse sera ensuite transmise à toutes celles qui auront soumis une proposition. Les textes sélectionnés feront l'objet d'un travail de réécriture collaboratif entre éditeur-e-s et auteur-ice-s. Afin d'encourager l'émergence de nouvelles écritures et de contribuer à la réflexion des auteur-ice-s de l'UQAM, l'équipe acceptera de répondre aux questions des auteur-ice-s concernant le refus de leur proposition.

aemel

2for



